

Est-ce facile ou difficile de lire une BD ? Ou simplement différent ?

Le groupe d'apprenants de Sophia Papadopoulos et de Suzanne Gillijns, formatrices à Lire et Ecrire Brabant wallon, a présenté, lors du Printemps de l'alpha 2010, un album de 'Tamara', une BD écrite par Zidrou et dessinée par Christian Darasse (et Bosse). Nous leur avons demandé en quoi la découverte et la lecture de ce support étaient différentes de celles d'un livre plus classique.

Pourquoi et comment avez-vous choisi une BD ?

Sophia P. : Ce sont les apprenants qui ont fait ce choix à partir d'une sélection de livres que je leur avais proposée. Nous avons bien sûr, au préalable, discuté du projet de participer au Printemps de l'alpha et ils avaient accepté. Donc, ils savaient qu'aller à Libramont, cela signifiait lire un livre et le présenter à d'autres groupes d'apprenants. Pour casser leur représentation du livre, j'avais amené plusieurs types de bouquins : des romans, des livres jeunesse, des BD. L'année précédente, nous avions commencé la lecture d'un roman et nous n'étions pas arrivés jusqu'au bout. Donc, ils savaient que lire un gros livre prend du temps. C'est pour cette raison qu'ils ont choisi la BD car ils se sont dit qu'il y avait moins d'écrit et que ce serait plus facile.

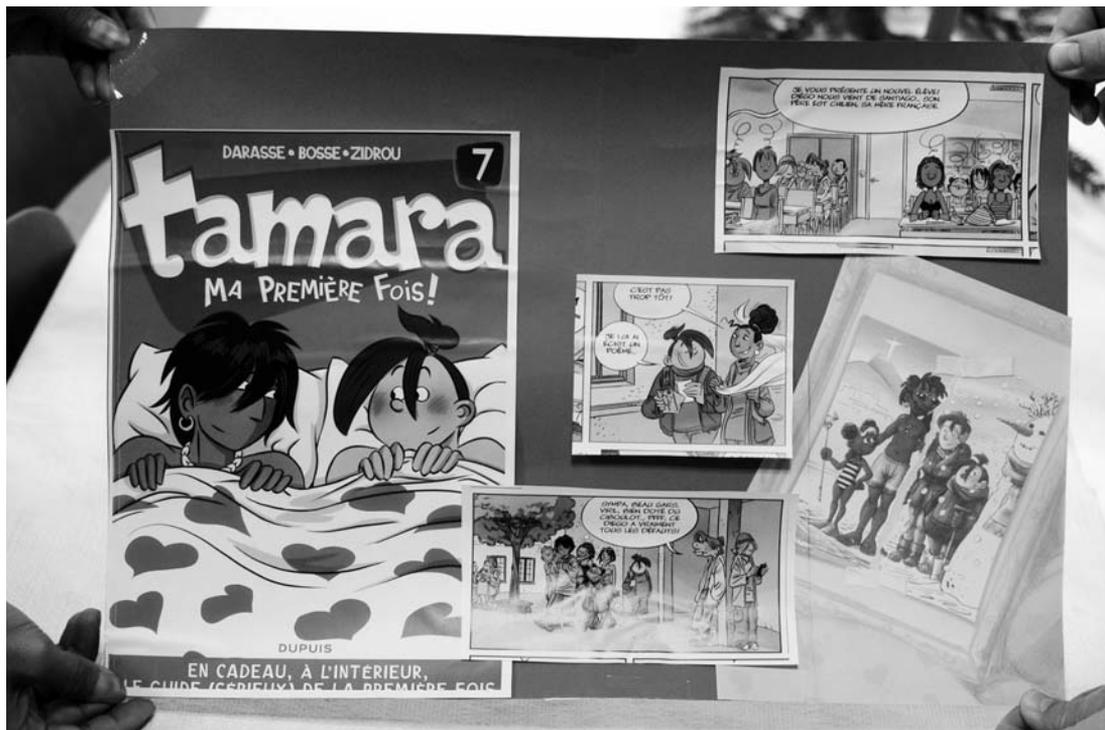
Et pourquoi avoir choisi un album de Tamara ?

Sophia P. : J'avais vu dans le répertoire des livres 'coup de cœur' des apprenants¹ que des groupes avaient déjà travaillé avec un album de **Tamara**, alors j'ai pris le dernier, intitulé **Ma première fois**. Le sujet n'était à première vue pas simple à aborder avec des

apprenants puisqu'il s'agit de la première expérience amoureuse de Tamara, de la première fois qu'elle fait l'amour. Je leur ai expliqué que la BD parlait des différents moments de la vie de l'héroïne et ils ont tout de suite accroché. Il faut dire que cette BD est très drôle, et aussi très accessible. Elle parle d'une famille recomposée, le papa vient du Brésil, la demi-sœur est noire, la meilleure amie de Tamara est marocaine. C'est donc un univers très multiculturel. En plus, la BD parle des différences. Tamara, c'est une ado qui a des problèmes de poids. Comme il se fait que Christian Darasse est par ailleurs le compagnon de Suzanne, elle-même ne voulait pas proposer le livre mais je lui ai demandé si je pouvais le faire, ce qu'elle a accepté.

En quoi, pour les apprenants, une lecture de BD était-elle différente de celle d'un roman ?

Sophia P. : Quand j'avais travaillé sur un roman, l'année précédente, je m'étais rendu compte que c'était surtout moi qui devais lire, qu'ils avaient beaucoup de mal à jouer de l'histoire car ils décodaient encore beaucoup le texte. Ici, même s'ils ne lisaient pas tout, ils découvraient quand même l'histoire



Christian DARASSE, BOSSE, ZIDROU, *Tamara : Ma première fois !*, Dupuis, 2009 (affiche des apprenants)

grâce aux dessins. L'avantage, c'était cette accessibilité immédiate du récit, qui, en plus, les faisait rire. Ils pouvaient en discuter tout de suite. Ils ont dit que ça les faisait penser au cinéma.

Comment avez-vous travaillé ?

Sophia P. : On s'est directement attaqué à la lecture des planches. Généralement, c'étaient les apprenants qui lisaient. Mais, comme nous ne les voyions que deux fois trois heures par semaine, ce qui n'est pas beaucoup, parfois c'était Suzanne et moi qui lisions pour avancer plus vite. En avançant dans l'histoire, on s'assurait qu'ils avaient bien tout compris au niveau du sens, en leur faisant raconter le récit. Lors de ces discussions, on parlait des thèmes abordés dans la BD. Au niveau du travail sur la langue, on leur expliquait aussi les mots difficiles.

Plus précisément, comment avez-vous travaillé sur le code ?

Suzanne G. : Nous ne voulions pas leur expliquer les codes avant qu'ils ne soient mis en situation de les découvrir, et quand ils ont commencé à lire l'album, ils ont vite compris qu'une BD ne se lit pas comme un texte suivi. Par exemple, ils ne comprenaient pas qu'une bulle rattachée à un personnage par un petit appendice signifie que c'est ce personnage qui parle. Ils se trompaient régulièrement. Il fallait aussi qu'ils apprennent à différencier le fait que quand il y a une flèche, cela veut dire que le personnage parle, et que lorsqu'il y a des ronds, cela signifie qu'il pense. En plus les apprenants trouvaient qu'à l'intérieur des bulles, les lettres étaient mal écrites. C'est vrai que ce n'est pas la même typo que dans un livre classique. Donc au départ, ils n'avaient pas

tous ces repères. Puis il y a toutes les questions liées à la chronologie du récit. On a trois cases où l'action se situe dans un lieu et puis les trois suivantes, on est parachuté ailleurs, mais l'action se passe au même moment. On doit aussi se familiariser avec des procédés narratifs comme les ellipses, les flashbacks. Je me doutais que ce ne serait pas si évident, et on s'est rendu compte de ces difficultés quand on leur demandait de raconter l'histoire. Mais j'ai constaté que pour beaucoup, la lecture était encore très mécanique et superficielle, ce qui pouvait aussi expliquer leurs difficultés.

Est-ce que le décodage de ces images est complexe parce que l'image est quelque chose de très culturel ?

Suzanne G. : J'ai constaté que certains avaient compris comment décoder le récit, après seulement deux ou trois planches. Et que cela pouvait dépendre de leur degré d'immersion dans notre culture. Ceux qui ont des enfants, qui sont plongés dans la réalité de la vie en Belgique, etc. semblaient se familiariser plus vite.

Est venu ensuite le travail autour de la présentation du livre...

Sophia P. : Oui, et là aussi, on a beaucoup discuté ensemble. On leur a dit : « *Voilà, on connaît l'histoire, maintenant, comment va-t-on la présenter ?* » Comme le groupe avait déjà fait du théâtre, certains ont proposé de jouer l'histoire, de faire une scénette. Puis d'autres idées sont venues s'ajouter. Pour raconter une histoire, on peut aussi parler des thèmes qu'elle aborde. Et a surgi la proposition de faire des panneaux présentant les différentes thématiques sous forme de collages. On a apporté des revues, des journaux

pour les illustrer. D'autres ont voulu raconter l'histoire. Nous les avons alors interrogés sur la manière de raconter une histoire : « *Raconter une histoire, est-ce que ça veut dire la lire en entier ?* » Non, et c'est comme cela que nous avons parlé de la notion de résumé. Et qu'un troisième groupe a décidé d'écrire un résumé et de le présenter.

Suzanne G. : Quand on a fait les panneaux pour illustrer les thématiques du livre, j'ai été surprise plusieurs fois des images qu'ils choisissaient. Je me suis rendu compte de la lecture plurielle des images, chacun y mettant un sens qui lui est propre.

Y a-t-il des choses qui vous ont frappées lors de ce travail autour de la BD ? Est-ce que leur représentation de la BD a changé ?

Sophia P. : Au départ, ils pensaient que les BD sont faites pour les enfants. Après avoir lu *Tamara*, ils ont dit qu'ils ne s'attendaient pas à ce qu'on puisse parler de tant de choses dans une BD. Certains ont même acheté l'album suivant². Ils sont devenus 'accros'. Ils m'ont expliqué qu'ils avaient aussi beaucoup appris sur le langage des jeunes. C'était donc un acquis social et linguistique non négligeable car ils ont maintenant les clés pour mieux comprendre les jeunes quand ils les entendent parler en rue.

Suzanne G. : Ils ont aussi pris conscience de certains de leurs aprioris et les ont abandonnés. Ils ont l'impression que cette histoire les a préparés à l'adolescence de leurs enfants.

Qu'ont-ils retiré de cette découverte de la BD ?

Suzanne G. : Ils sont très fiers d'avoir lu un livre en entier et d'être arrivés à expliquer des choses aux autres. Et ils ont fait leur présentation sans papier, uniquement sur



Et a surgi la proposition de faire des panneaux présentant les différentes thématiques sous forme de collages...

base de supports visuels. Je sais qu'une des apprenantes qui disait qu'elle ne lisait pas en dehors du cours a pris confiance en elle après avoir lu cette BD. Avant il n'y avait qu'une apprenante qui allait en bibliothèque, aujourd'hui elles sont deux.

Est-ce que rencontrer l'auteur a été important pour eux ?

Sophia P. : On n'a pas travaillé avec Christian Darasse mais le jour de la présentation, il nous a accompagnés à Libramont et il a assisté à la présentation d'une partie du groupe dans un atelier. Durant le trajet en car, il a parlé et fait connaissance avec chacun des apprenants. Certains lui ont posé des questions : « *Comment tu fais une BD ?* », « *Combien de temps ça prend ?* »... Mais au-delà des questions, ils étaient surtout contents de rencontrer Christian, un personnage connu !

Si vous deviez recommencer cette expérience, qu'est-ce que vous changeriez ?

Suzanne G. : Je me dis que même avec un groupe oral, on est souvent vite ramené à l'écrit. Une prochaine fois, j'essaierai d'abandonner le plus possible l'écrit. On peut faire plein de jeux avec une BD, en enlevant les textes, en découpant les bandes, etc. Il est tout à fait possible de travailler l'expression sans passer par l'écrit. Il faudrait aussi plus de temps. Je crois que deux mois à raison de deux fois trois heures par semaine, c'est fort peu.

Propos recueillis par Cécilia LOCMANT
Lire et Ecrire Communauté française

1. Répertoire qui reprend les livres présentés chaque année par les apprenants au Printemps de l'alpha.
2. Christian DARASSE, BOSSE, ZIDROU, *Tamara : Oh, le salaud !*, Dupuis, 2010.